

Impact du tourisme dans la vallée du Sépik (Papouasie Nouvelle-Guinée)

CHRISTIAN COIFFIER

UN SIÈCLE D'INTRUSION EUROPÉENNE et de colonisation a profondément modifié les diverses cultures de Papouasie Nouvelle-Guinée. De plus, la guerre du Pacifique et ses conséquences ont fortement traumatisé les populations locales. Depuis 1975, l'État de Papouasie est indépendant et la mosaïque des communautés qui le composent est engagée dans un processus d'adaptation aux nouvelles structures économiques mondiales. Ces communautés n'ont cependant pas toutes les mêmes possibilités de développement. Dans la vallée du Sépik, les populations des villages établis sur les berges du fleuve ne peuvent subvenir à leurs besoins alimentaires qu'en échangeant leur surplus de poissons contre de la fécula de sagou produite par les peuples des marécages situés à quelques kilomètres vers l'intérieur. Ces échanges entre groupes producteurs de produits différents impliquent des alliances qui peuvent être remises en question en fonction des relations entre les individus. Ainsi, comme souvent en Mélanésie, les communautés cultivent soigneusement leurs différences afin de mieux échanger leurs produits (Bonnemaison, 1986-1987). Le développement d'une économie basée sur des plantations de produits tropicaux comme le café, le cacao et le coprah, n'est pas envisageable

dans la région en raison des crues du fleuve, aussi depuis une cinquantaine d'années, de nombreuses familles ont-elles émigré vers les centres urbains afin de trouver les moyens de gagner de l'argent pour l'achat de produits manufacturés. Ces déplacements ont contribué à étendre les réseaux relationnels existants avec des communautés plus lointaines. Ce phénomène migratoire se présente, jusqu'à présent, sous la forme d'une mobilité circulaire (Bonnemaison, 1977) qui demeure dans la tradition des anciennes migrations locales (Coiffier, 1996). Depuis une vingtaine d'année, le tourisme constitue le dernier avatar de l'intrusion des peuples industrialisés dans la région. Si le développement de l'industrie touristique est venu donner de grands espoirs économiques aux populations locales, il a provoqué indirectement une remise en question des réseaux d'échanges existants tout en modifiant l'espace social local (Condominas, 1980).

Le tourisme et le renouveau des cultures locales

Contrairement à beaucoup d'autres régions du pays, les populations de la Province du Sépik-Est ont su préserver jusqu'à nos jours une partie de leur patrimoine architectural et les techniques liées aux constructions familiales et cérémonielles (1). L'originalité de l'architecture de cette région, associée à sa médiatisation, attirent chaque année de plus en plus de visiteurs. On assiste ainsi depuis une vingtaine d'années à une prise de conscience du fait touristique par les responsables locaux et chaque village développe une stratégie spécifique pour attirer une clientèle constituée principalement de touristes américains, australiens et japonais. Les variations de ces stratégies sont souvent le reflet des différences culturelles villageoises d'autrefois. L'organisation politique et démocratique étatique qui s'est développée après l'indépendance a incité les élus locaux à se concerter au sein de groupes de réflexion dans le cadre des institutions provinciales. Cependant, des rivalités nouvelles, basées sur la concurrence, viennent se superposer aux anciennes querelles intervillageoises. Les méthodes pour attirer les touristes sont devenues de nouveaux enjeux pour l'économie de ces communautés.

Les touristes isolés sont relativement rares par rapport aux nombreux groupes qui visitent la région avec des *tour operators*. Ainsi un bateau de croisière, le *Melanesian Explorer* remonte et descend mensuellement le fleuve avec une trentaine de touristes aisés à son bord. Des petits bateaux rapides sont également loués par les clients d'un complexe hôtelier, le Karawari Lodge, installé sur les bords d'un affluent du

fleuve. Ces divers visiteurs n'ont pas les mêmes possibilités financières ni les mêmes besoins : les voyageurs isolés recherchent un hébergement local, alors que les autres n'ont pas à se soucier de leur logement. Depuis les années soixante-dix, les villageois du Sépik ont réalisé que ces touristes se déplaçaient principalement pour venir admirer et photographier les grandes maisons cérémonielles. Ils ont vite remarqué l'intérêt morbide de ces derniers pour leur ancien rituel de « chasse aux têtes » (Coiffier, 1991). Les leaders villageois ont donc décidé de tirer un revenu pécuniaire de ces visites en organisant des spectacles reconstituant les anciens rituels. Chaque spectacle est rémunéré par les sociétés organisant le transport des touristes, les ventes d'objets d'artisanat et les taxes sur les photographies venant compléter les revenus. Certains leaders exagèrent leur ambition lucrative en réclamant un kina (2) pour chaque cliché, mais la concurrence avec les autres villages les ramène à une plus juste réalité. Cette erreur d'appréciation provient du fait que les Sépikois émigrés en ville voient, dans les librairies, des cartes postales représentant leur village ou leur maison cérémonielle vendues pour la somme d'un demi kina l'unité. Ils en déduisent que tous les photographes s'enrichissent ainsi à leurs dépens. Les touristes circulent, tout le long du fleuve, en suivant les mailles d'un vaste réseau de villages peuplés de communautés de langues et de coutumes différentes qui se trouvaient, jadis, en relation d'alliance ou en conflits permanents. Les visites des touristes sont le plus souvent très éphémères et elles ne donnent guère l'occasion d'approfondir la connaissance des communautés traversées. Les villageois, de leur côté, sont plus aptes à se faire une opinion de leurs visiteurs dans la mesure où ils en accueillent régulièrement

1. Ce texte a été remanié à partir d'une communication intitulée « *Will the Tourist Industry save traditional Crocodile Culture* » et prononcée lors de la troisième conférence, Development vs Tradition, organisée par l'IASTE de l'Université de Berkeley, à Paris, les 14-17 octobre 1992.

2. Le kina est la monnaie nationale papoue. En 1988, un kina était approximativement équivalent à un dollar australien, soit six francs français.

depuis des années. Les discussions autour du feu et l'observation affinent leurs connaissances à leur sujet, si bien qu'au fil du temps, ils cherchent parfois à les imiter.

Les leaders du village de Korogo furent parmi les premiers de la région à comprendre l'intérêt que leur communauté pouvait tirer du passage des touristes. Dans les années soixante, l'ancienne maison cérémonielle fut transformée en magasin d'antiquité et d'artisanat, et un spectacle de danse avec des masques *mai* fut organisé spécialement pour les visites des groupes de touristes. Le village de Korogo devint alors une étape obligée des voyageurs et la vente des objets d'artisanat augmenta considérablement. Les sculpteurs de ce village inventèrent même un style particulier de grand tabouret d'orateur, n'ayant aucune fonction rituelle, mais uniquement esthétique. Ce type d'objet eut beaucoup de succès auprès des collectionneurs et des institutions, comme les banques locales, qui en achetèrent pour décorer leur siège social et leurs agences en ville. La vente de ces tabourets rapporta beaucoup d'argent aux villageois de Korogo durant quelques années (Coiffier, 1994).

Dans les années cinquante, Yentchen était un petit village situé sur la rive nord du fleuve. Sa maison cérémonielle était en ruine et il n'était peuplé que par quelques dizaines de personnes âgées, de femmes et d'enfants car de nombreux hommes étaient partis travailler en ville, à Madang et à Rabaul. En 1975, quelques-uns d'entre eux rentrèrent au village et décidèrent de former une association (*bisnis-grup*). Ils encouragèrent les anciens, avec l'aide des jeunes gens encore présents au village, à reconstruire la grande maison cérémonielle dans un style traditionnel. La construction fut achevée en quelques mois, comme une réplique de la maison Bayembit du village voisin de Palimbei (Coiffier, 1994). Ils décidèrent de l'ouvrir aux touristes des deux sexes et de transformer pour la circonstance la partie

haute en dortoir. Cette décision fut lourde de conséquences car elle obligea à faire des entorses à la tradition qui exclut normalement toutes personnes non initiées des maisons cérémonielles et particulièrement de la partie haute, la plus secrète. Conjointement à cette construction, un spectacle d'une durée d'une demi-heure fut organisé par les villageois (Coiffier, 1992). Cette initiative fut très appréciée par les touristes qui s'enthousiasmèrent de passer la nuit dans une vraie maison d'anciens « chasseurs de têtes ». Ils affluèrent et le village devint alors très prospère durant quelques années (Schmid, 1984).

La réussite de l'expérience de Yentchen suscita bien des convoitises dans la région et d'autres villages s'engagèrent dans des projets de reconstruction similaires. Des hommes dynamiques et entrepreneurs du village de Yamanambu, situé en face du centre urbanisé de Pagwi au débouché de la route trans-Sépik en provenance de Wewak, réussirent à engager leur communauté dans la construction d'une nouvelle maison cérémonielle. Cette dernière fut achevée en quelques années seulement. Une section du village de Aïbom, situé au bord du Chambri, s'engagea également dans la reconstruction d'une nouvelle grande maison, mais des problèmes techniques divers vinrent interrompre la pleine réalisation du projet. La reconstruction des grands édifices cérémoniels est souvent allée de pair avec un renouveau de certaines pratiques qui étaient tombées en désuétude avec le développement de la christianisation. Dans la région centrale du pays iatmul, la réactualisation des initiations d'adolescents dans les villages ayant entrepris la reconstruction des édifices cérémoniels est un phénomène culturel extrêmement important qui est la marque d'une prise de conscience identitaire.

Les villages des communautés produisant du sagou sont restés souvent plus traditionalistes, ils reçoivent rarement la visite des touristes à cause de leur éloignement des bords

du fleuve, mais ils profitent cependant indirectement de ces derniers grâce aux échanges avec leurs partenaires pêcheurs. Ainsi, plus un village riverain du fleuve est prospère, plus il intensifie ses relations d'échange avec ses partenaires des régions marécageuses de l'intérieur. En 1988, le village de Marap, alors partenaire de celui de Yentchen, construisait un grand édifice cérémoniel. Ce fait prouve que la reconstruction de grandes maisons cérémonielles n'est pas uniquement destinée à attirer les touristes, mais qu'au contraire elle peut être la conséquence d'une certaine prospérité retrouvée. Une telle construction réclame, en effet, de nombreux travailleurs qui doivent être abondamment nourris.

Afin de contrer la concurrence du village de Yentchen, les leaders du village de Korogo firent construire une maison d'hôtes confortable avec une citerne de récupération des eaux de pluies et des moustiquaires aux fenêtres. Peu de temps après, en 1986, ils décidèrent de détruire la vieille maison cérémonielle afin d'en édifier une nouvelle beaucoup plus vaste et prestigieuse. Les leaders du village médiatisèrent cette construction au maximum. Le service de presse du département du tourisme de la province du Sépik-Est vint filmer la pose de certaines pièces de la charpente. Mais, d'après des informateurs de villages voisins, les rituels normalement associés à ce type de construction ne furent pas exécutés selon les règles. La maison fut finalement inaugurée en 1993.

Le village de Tambanum est le plus gros village que les touristes rencontrent en remontant le fleuve à partir de la mer. Il a la particularité d'être le seul dans la région à présenter des maisons familiales dont les frontons constituent de très grands masques anthropomorphes ou zoomorphes. Sa maison cérémonielle, jadis prestigieuse, a été détruite durant la guerre du Pacifique et n'a jamais été reconstruite. Tambanum s'est acquis une grande réputation depuis que la célèbre anthropologue

Margaret Mead y a résidé dans les années trente. Les habitants sont réputés comme de bons artisans, mais la qualité de la production artisanale a régressé avec l'accroissement de la demande due au développement du tourisme. Les leaders du village eurent l'idée de construire sur la rive opposée à leur village une maison d'hôte suivant le style d'une de leur grande maison familiale. Lors de notre dernier passage, en mai 1988, la superstructure était terminée et les constructeurs entreprenaient la fabrication des énormes gueules de crocodile agrémentant chacun des pignons (Coiffier, 1994). La technique de réalisation de ces pignons était exactement la même que celle des maisons traditionnelles du village. Cet exemple nous montre que les villageois peuvent réaliser des édifices aux fonctions nouvelles, tout en y incorporant des éléments de leur architecture traditionnelle.

La reconstruction d'un édifice prestigieux

La grande maison Wolimbi du village de Kanganaman représente le plus fameux édifice de la région. Elle fut construite durant la période troublée de la dernière guerre mondiale suivant les critères propres à l'ancienne société pratiquant la « chasse aux têtes ». L'intérêt architectural de cet édifice, qui s'élève à plus de quinze mètres de hauteur au milieu d'une longue place de gazon entourée d'une enceinte de cocotiers, réside dans l'harmonie de ses proportions, dans la hardiesse de ses formes et dans la qualité des sculptures de ses piliers. Peu après l'indépendance du pays, la maison Wolimbi fut classée monument historique national, avant qu'en 1981, la structure de la charpente ne soit détruite en partie par un fort tremblement de terre. Le Musée national de Port-Moresby décida d'apporter son aide financière aux villageois pour une reconstruction de l'édifice, en échange des anciens piliers sculptés. Après de nombreuses tractations, le marché fut accepté par les leaders du village de Kanga-

naman, mais des rivalités claniques retardèrent la mise en route du projet de rénovation. L'ensemble de la toiture fut déposé et tous les piliers défectueux furent remplacés. Les meilleurs sculpteurs du village se mirent à l'ouvrage et en 1994, lors de ma dernière visite, la charpente de la toiture était presque entièrement achevée, il ne restait plus que le chaume à poser. L'édifice rénové a finalement été inauguré l'année passée, soit après plus de dix années de travaux réalisés uniquement par les habitants du village de Kanganaman. Ces travaux n'ont pas empêché les groupes de touristes de venir admirer l'édifice et de photographier le majestueux ensemble moyennant le paiement d'une modique somme destinée au financement de la réfection.

L'industrie touristique s'est implantée dans cette région au moment où les cultures traditionnelles étaient en pleine décadence. L'attention portée, voici une vingtaine d'années, par les touristes occidentaux aux derniers chefs-d'œuvre de l'architecture locale encore debout a stimulé l'orgueil des Sépikois et les a incités à entreprendre de nombreux projets en retrouvant les anciennes techniques de construction. Cette renaissance de l'architecture traditionnelle a permis aux Sépikois de retrouver leur identité culturelle tout en l'affirmant dans le contexte de la nouvelle nation papoue en gestation. De nombreux rituels, comme les initiations, qui n'avaient plus été exécutés depuis des dizaines d'années, ont ainsi été réactivés. L'ensemble des villages visités par les groupes de touristes constitue un nouvel espace social, qui demeure cependant dans la stricte tradition mélanésienne. Dans ces réseaux constitués de groupes parfois très différents mais égaux en droit chacun sait que la présence de tous les autres est nécessaire et indispensable pour la bonne marche des affaires ;

chaque groupe, à sa place, peut s'exprimer comme il le désire, peut rivaliser avec son voisin et rechercher un certain prestige : c'est un tel système que Joël Bonnemaïson appelait une « route d'alliance ».

BIBLIOGRAPHIE

- Bonnemaïson (J.), 1977. *Système de migration et croissance urbaine à Port-Vila et Luganville (Nouvelles-Hébrides)*. Travaux et Documents n° 60, Orstom, Paris.
- Bonnemaïson (J.), 1986-1987. *Les fondements d'une identité : territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu (Mélanésie)*. Essai de géographie culturelle. Livre I : *L'arbre et la pirogue*, Livre II : *Les hommes lieux*, Coll. Travaux et Documents n° 201, Orstom, Paris.
- Coiffier (C.), 1991. « Cannibal Tours, l'envers du décor. Mani bilong waitman ». *Journal de la Société des Océanistes*, Actualité politique et économique dans le Pacifique, n° 92-93 : 181-188.
- Coiffier (C.), 1992. « Rituels et identité culturelle iatmul. Vallée du Sépik (Papouasie Nouvelle-Guinée) ». In *Comportement rituel et corps social en Asie*, *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient (BEFEO)*, tome 79 (2) : 131-148.
- Coiffier (C.), 1994. *L'écorce et la moelle du rotin (tshimbe kuvu, kwiya kuvu), conception iatmul de l'univers (Papouasie)*. Doctorat en anthropologie sociale et en ethnologie, EHESS, Paris, 5 vol.
- Coiffier (C.), 1996. « Dans les zones périurbaines de Papouasie : l'apprentissage de la vie citadine ». *Journal de la Société des océanistes*, n° 103 (2) : 187-206.
- Condominas (G.), 1980. *L'espace social ; à propos de l'Asie du Sud-Est*. Coll. Science, Éd. Flammarion, Paris.
- Schmid (J.), 1984. « The impact of Tourism on a Middle Sepik Village. The case of Yensan. An Essay ». Paper prepared in advance for participants in symposium n° 95, *Sepik Research Today: The study of Sepik Cultures in and for Modern Papua New Guinea*. Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research, August 19-26, 1984.